

80 ans après
À propos de la politique menée par la "Communauté internationale"
dans les Balkans, à l'occasion du 28 juin 1994.
Amnon Reuveni

“Lorsqu'à la fin de juin, la nouvelle tomba de l'assassinat de l'héritier du trône austro-hongrois et de son épouse, le 28 juin 1914 à Sarajevo, par un conspirateur d'origine serbe,” — écrivait, dans les premiers jours d'août 1914, Wilhelm Muehlon, directeur à cette époque au consortium d'aciérie et d'armement Krupp, — “ma première impression et mon premier commentaire furent: à présent, la guerre européenne est certaine pour nous. L'Autriche doit agir maintenant, sinon son destin est fixé ... Un acte selon les traditions de la double monarchie sera cependant la guerre.”

Wilhelm Muehlon (1878-1944) était toutefois l'un des quelques hommes en Europe du centre qui, au début du siècle, avaient un sens pour les forces et les impulsions de l'histoire. Vis-à-vis de ce niveau de réalité, ces contemporains étaient globalement aveugles – dans le meilleur des cas, naïfs. Lorsqu'il s'agissait de reconnaître la nécessité toujours plus aiguë d'une transformation de la monarchie décadente des Habsbourg, le jeune idéaliste et humaniste Muehlon, se trouvait pratiquement seul avec ses jugements. “L'annexion de la Bosnie et de la Herzégovine (qui avait été réalisée par l'Autriche en 1908, A.R.) représentait déjà une lourde erreur et une source de frictions les plus grandes qui soient”, écrivait-il, “on pourrait bien comprendre que les Serbes se cabrassent contre cela. Si l'on avait promis ce territoire aux Serbes, par une démarche amicale, autant que les Serbes y habitent, l'Autriche-Hongrie se serait alors créer sans doute un ami reconnaissant dans cet état Serbe agrandi qui aurait renforcé et protégé plus favorablement la position de la double monarchie dans les Balkans, que le système de conquête de l'Autriche-Hongrie le permettait.”¹

Lorsqu'on lit, avec la visibilité actuelle, les notes de Muehlon à propos des journées fatidiques de l'été 1914, on ne peut pas se défaire de l'idée qu'il se trouvait, néanmoins et malgré tout à l'époque, des hommes dotés du discernement indispensable au sein du contexte historique européen. Toutefois de telles personnalités, comme Muehlon et Helmuth von Moltke, ne purent pas percer au niveau politique. Les instigateurs de la politique étrangère autrichienne et allemande étaient alors beaucoup plus imprégnés d'aspirations de puissances et d'aveuglement qui menèrent, par la force des choses, des rapports déjà suffisamment épineux à une violente confrontation entre les Slaves du sud et les peuples de l'Europe du centre. L'ultimatum de l'Autriche à la Serbie de juillet 1914, foncièrement conçu comme une déclaration de guerre, peut vraiment pour cette raison être décrit comme la prise “au piège tendu avec beaucoup d'art (en partie de ses propres mains, A.R.) pour provoquer le déclin de l'Autriche.”²

Que des cercles occultes décidés de l'ouest anglo-américain et au sein de l'église catholique avaient participé consciemment à l'avènement de cette confrontation entre le slavisme et le germanisme, au plus tard depuis la fin du 19^{ème} siècle, cela montre encore plus clairement combien tragique fut pour l'Europe du centre le fait de ne pas tenir compte des nécessités historiques agissantes par les destinées des peuples. Car il y avait à ce moment-là des conceptions effectivement fidèles à la réalité et justes, non pas seulement du côté de la science spirituelle anthroposophique. De telles conceptions se seraient révélées éminemment pratiques, si elles avaient été prises au sérieux. Ce qui sommeillait en tant que *potentialité spirituelle et morale* en Europe du centre, et qui aurait pu constituer en même temps une autorité *véritable*, fut défini d'une façon exemplaire par Wilhelm Muehlon lorsqu'à la veille de la première guerre mondiale, il notait avec regret l'état d'âme qui régnait en Allemagne et en Autriche: “On éclaterait probablement de rire si l'on affirmait qu'un état peut librement se rapetisser, et devenir cependant beaucoup plus grand et influent, s'il recourait, non pas à sa puissance et à sa force brutales, mais à son niveau de moralité qui est invincible aussi longtemps qu'il est le plus élevé.”¹

“Absence d'idée” à l'ouest?

80 ans ont passé depuis le meurtre de l'archiduc Ferdinand. Dans les Balkans, la guerre règne comme avant. Personne n'attend plus aujourd'hui de la part de l'Autriche une politique de grande puissance pour résoudre un conflit qui semble inextricable. On considère, au moins en Europe de l'ouest et du centre, les “puissances triomphantes” de la guerre froide comme compétentes pour cela. Néanmoins, depuis plusieurs mois déjà, la politique dans les Balkans de l'unique superpuissance qui reste sur notre planète est vivement critiquée dans ses propres rangs. Ainsi par exemple, Charles Krauthammer, l'un des journalistes éminents de Washington, n'exprime pas seulement sa conviction personnelle, lorsqu'il définit dans un essai inhabituellement incisif “La philosophie centrale de la politique étrangère de Clinton”: “Dans l'ère-d'après-la-guerre-froide, les USA sont autorisées à se débarrasser de leurs difficiles engagements internationaux du fait que ceux-ci seront transférés à l'ONU ou à d'autres organisations multinationales.” Malgré la commodité d'un alibi toujours disponible en cas de faute éventuelle, cette politique conduira, selon Krauthammer, à une humiliation interminable et superflue de l'Amérique.³

Dans les pays d'Europe membres de l'OTAN, on attribue la faute aux hommes politiques et on les accuse de se payer de paroles sans rien entreprendre en réalité contre les agresseurs serbes. Si par deux fois déjà des bombes, d'un caractère plutôt symbolique, ont été lâchées sur le sol de la Serbie, il est d'abord frappant “que dans les deux cas, l'initiative aurait été prise par les pilotes *américains*”, critique Josef Joffe dans le *Süddeutschen Zeitung*. “Bien que la Bosnie ne se trouve en aucun cas dans les Montagnes Rocheuses, le courage ou la cohésion semble faire défaut aux Européens.”⁴ En Amérique il est plus fortement question que les USA ne sont pas les seuls à n'avoir aucune stratégie en face du “conflit bosniaque”, mais l'occident principalement aussi. Krauthammer récapitule ensuite par ce diagnostic: « Dans le fond, ce ne sont pas les personnalités (c'est-à-dire les hommes politiques) qui constituent le problème, mais *les idées*. »

La critique atteignit toutefois un sommet lorsqu'en avril, les Serbes prirent pour cible principale de leurs canons les habitants de Goradze. Après l'ultimatum de l'OTAN, qui relâcha le siège autour de Sarajevo, et après la signature, en mars à Washington, de

l'accord fédératif entre les Musulmans bosniaque et les Croates, les combats commencèrent autour de la petite ville envahie de réfugiés musulmans. Trois semaines durant, les assiégeants serbes ont bombardé Goradze de manière intensive, l'une des zones soi-disant protégées par l'ONU, à l'occasion de quoi, les coups d'épingle aériens américains ne leur ont causé que peu de soucis: ils savaient que l'on se souciait bien plus à Londres et à Paris, de la sécurité de ses propres contingents de l'ONU au sol, que de donner le feu vert à une intervention militaire effective. Par ailleurs, Milosevic, Karadzic et autres "patriotes serbes", savaient trop bien utiliser à leurs profits le contexte précaire des relations russo-américaines oscillant entre coopération et concurrence vis-à-vis de la guerre des Balkans. Alors que les blindés serbes roulaient déjà dans Goradze le 15 avril, et que le monde – choqué par le bombardement de plus en plus intensif de la population civile – s'attendait à une intervention de l'OTAN, le président Clinton rassurait les agresseurs: "Pour le cas où il subsistait encore un doute quelconque, je veux affirmer clairement que les Nations Unies n'ont aucun intérêt à voir l'OTAN s'engager dans cette guerre afin d'avantager un côté au détriment de l'autre." On voudrait agir "de manière décisive, mais non provocante" et aussi ne pas tenter de "modifier l'équilibre militaire".

"Sur la Russie au moins, la poigne de Clinton a été ferme"

Les hommes politiques de l'occident (et cela signifie aujourd'hui l'Union Européenne et les USA) n'ont-ils donc vraiment aucune idée, aucun concept dans leur politique vis-à-vis des Balkans? Toutes les tactiques de l'occident, depuis l'éclatement du conflit aux environs du 28 juin 1991, ont-elles été le résultat d'une pure improvisation? En considérant de plus près l'engagement occidental dans ce laps de temps, on découvre un autre aspect. On pouvait le percevoir, par exemple au début de juin, tandis que Clinton se trouvait en visite à Paris: ces hôtes furent soudainement ravis de la nouvelle position américaine sur la Bosnie. En janvier dernier encore, le président américain avait rejeté les propositions de Paris et Londres sur la partage de la Bosnie-Herzégovine, les désignant comme une récompense de l'agression serbe. Mais à présent, "il engage tout le poids de l'Amérique" pour soutenir le "nouveau" projet de partage 51:49. Les Français le croient et à juste titre.

Que signifient donc ces hésitations dans la stratégie politique américaine? La position de Clinton à l'égard de la guerre des Balkans s'est-elle donc vraiment modifiée si radicalement? La "nouvelle" stratégie de Clinton exprime exactement la vraie ligne de conduite des Américains – mais non encore exprimée jusqu'alors – depuis le début de la guerre. Si la politique occidentale a des problèmes, ceux-ci ne sont pas véritablement d'ordre conceptuel par nature. Les hommes politiques ont plutôt de nos jours des problèmes avec leurs électeurs. Donc des problèmes de propagande. Par les moyens électroniques d'information, une nouvelle obligation s'est faite jour pour eux: ils sont constamment forcés – et c'est tout particulièrement le cas en Amérique – à donner des éclaircissements sur leur politique. La véritable orientation de cette politique se trouve cependant souvent en contradiction avec les phrases officielles. Relativement à la politique dans les Balkans, cette contradiction se révèle particulièrement: on veut vraiment adopter une attitude morale; mais on ne peut pas dissimuler longtemps ses intentions réelles dans ce cas particulier des Balkans.

Pour les cercles qui donnent le ton à l'occident, et pour le catholicisme, la guerre des Balkans représente d'abord une occasion plus large de faire progresser leurs objectifs à long terme. En contraste avec l'Europe du centre, où l'on continue d'ignorer comme auparavant ce niveau des impulsions actives dans l'histoire, ces cercles manipulent *justement* la politique à partir de cette perspective. Un symptôme en est le fait que Clinton, comme le décrit Jim Hoagland, un journaliste tenant une colonne du *Washington-Post*, en dépit de tous les zig-zags dans les autres domaines de sa politique étrangère, "tient la Russie d'une main ferme". Le public, selon Hoagland, est désappointé sur la conduite des crises internationales, uniquement parce que l'administration de la Maison Blanche n'explique pas "les objectifs à long terme" de sa politique mondiale. L'influence et la direction exercées sur le développement de la Russie se trouve au centre de cette politique couronnée de succès.⁵

On doit veiller aux effets *agissants* de la politique de ces cercles (c'est aussi la conception de Hoagland) – et non aux phrases des hommes politiques. Les cercles occultes, dont il est question ci-dessus, veulent restaurer l'ancienne frontière entre l'Occident et l'Orient.⁶ Le fait que cette frontière traverse la Bosnie de part en part est l'une des causes les plus profondes de la tragédie actuelle. À l'ouest, on veut gouverner le développement culturel et spirituel des Slaves de l'est. On sait bien que la prochaine époque culturelle doit s'y développer. Les possibilités qui pourraient naître d'une vie communautaire paisible au milieu des Balkans représentent une menace pour ces cercles. Car une alternative à leurs plans discrètement menés pourrait apparaître par la fécondation mutuelle des cultures du centre et de l'est de l'Europe: une culture humaine au sens général et communautaire pourrait justement naître là dans les Balkans, une culture qui surmonterait *spirituellement* le principe ethnique et pourrait soutenir le développement d'un véritable individualisme. Un courant civilisateur pourrait ainsi apparaître et mettre en danger la position du catholicisme en Europe centrale et de l'ouest anglo-américain dans l'est de l'Europe. On veut cependant à tout prix empêcher cela.

Devant cet arrière-plan, on peut mieux comprendre pourquoi le soi-disant conflit ethnique dans l'ancienne Yougoslavie n'est pas si déplaisant pour maint instigateur tirant les ficelles à l'ouest et au sud. Ces cercles y ont en fait trouvé un accord secret, non officiel, avec leur domaine d'influence. La frontière entre le domaine de l'Europe de l'ouest et du centre, dans laquelle l'ancien élément "catholisant" doit spirituellement dominer dans la mentalité du bureaucratisme de l'Union Européenne, et le domaine de l'est, se trouvant sous influence anglo-saxonne, traverse les Balkans. La guerre est devenue un catalyseur utile pour l'établissement de cette frontière. Mais parce que l'on ne peut pas parler ouvertement d'une telle entreprise, sans se révéler un être immoral, les officiers de la force d'intervention et les militaires de l'ONU en Bosnie soulèvent des questions délicates en rapport avec la "politique internationale" menée dans les Balkans. De telles officiers – ce sont fréquemment des français – perdent rapidement leur poste par la suite. D'un autre côté, l'économie serbe prospère et pas moins par la livraison massive de carburants, qui parviennent sans contrôle par la Mafia italienne entre autre. L'action la plus diligente et la plus décisive des Américains durant ces trois années de guerre fut jusqu'à présent d'imposer un pacte entre les Musulmans et les Croates. Cependant cette nouvelle "fédération" représente, dans les faits, la réalisation d'une grande Croatie. Par son avènement, l'obstacle principal à la fixation définitive de la frontière, préparée de longue main, est levé.

Les Musulmans bosniaques, considérés comme une unité culturelle autonome, auraient pu autrement assumer le rôle d'un centre coordonnateur, capable d'établir des relations entre deux polarités. Cette alternative serait hautement déplaisante à maint cercle influent. C'est la raison pour laquelle ce danger devait être géré de toute urgence.

*

“L'Amérique ne peut résoudre chaque problème et ne doit pas être le policier du monde”, expliquait Clinton le 4 mai, à l'occasion de la réunion d'un “forum international” du correspondant de CNN. Cependant il souligne simultanément le rôle dirigeant des USA “auquel on ne peut se soustraire” au niveau planétaire. L'homme politique aussi bien que l'homme de la rue sont déconcertés par de telles déclarations. À la demande du parlement américain et du sénat de la levée unilatérale de l'embargo à l'égard de la Bosnie, Clinton devait toutefois réagir en prenant toujours une attitude de refus – sans explication convaincante. Le ministre russe des affaires étrangères pouvait lui apporter finalement un certain appui en marquant nettement l'opposition de la Russie à la levée unilatérale de l'embargo: “Si les USA violaient les normes des droits des peuples”, déclara Kosyrew le 14 juin avant de rencontrer Radovan Karadzic à Moscou, “cela pourrait détériorer la situation mondiale et une troisième guerre mondiale pourrait même éclater!” – Que de telles paroles retentissent depuis Moscou et Washington, tout juste 80 ans après le meurtre de Sarajevo et trois années après le déclenchement de la guerre actuelle des Balkans, ce n'est pas un hasard. On peut entendre de plus en plus “qu'on doit mettre à présent enfin un terme à cette guerre”, sinon les Français et les Britanniques se trouveraient dans la nécessité de retirer leurs troupes. Cela signifie cependant que l'on veut accomplir un acte historique autour de la date du 28 juin dans les Balkans: la victoire “pacifique” remportée sur la nouvelle-ancienne-frontière-ouest-est dans le sud de l'Europe. Cependant de nombreuses fêtes nationales serbes⁷ devront bien encore avoir lieu, avant qu'on parvienne à une paix véritable.

Das Goetheanum N°26, 26 juin 1994

(Traduction Daniel Kmićek)

¹ Wilhelm Muehlton: *Un étranger dans son propre pays, souvenirs et notes de journal intime 1908-1914* (Éditeur W. Benz), Brême 1989, P. 98 et suiv. Son journal intime de guerre (1939-44) est paru il y a peu de temps aux Éditions Gédéon Spicker.

² L. Polzer-Hoditz: *Le testament de Pierre le Grand*, Dornach 1989. Voir aussi à ce sujet l'article de Thomas Meyer dans **Das Goetheanum** 22/1994 [Traduit en français et disponible sans plus auprès du traducteur, *ndt*].

³ Charles Krauthammer: “The U. N. Obsession” (L'obsession des Nations Unies), *Time Magazin*, 9 mai 1994.

⁴ *Süddeutschen Zeitung*, 12 avril 1994.

⁵ Jim Hoagland: “On Russia at Least, Clinton's Grasp Has Been Firm” (La poigne de Clinton a été ferme sur la Russie au moins), *The Washington Post*, 1^{er} juin 1994.

⁶ Voir à ce propos l'article de l'auteur “The West Versus the Rest” (L'ouest contre le reste du monde), **Das Goetheanum** 48/1993. [Traduit en français et disponible sans plus auprès du traducteur, *ndt*]

⁷ Le 28 juin est devenu un mythe national depuis qu'à cette date, la bataille des Serbes contre les Turcs fut perdue sur le Amsfeld (Champ du Merle) en 1389. (Le 13 juin 1389, le roi turc Murad I^{er} est assassiné à la dernière bataille qu'il livre aux Serbes à Kossovo, mais les Serbes sont vaincus. N.D.T.)